



# Culin'R

Loïc **Barouty**  
Vasylyna **Golovnya**  
Lucas **Leroux**  
Romain **Ouvrard**  
Mélanie **Roy**  
Esther **Wiest**

« Adieu mon ami, adieu dôme salulaire... »

Voilà cinq cents ans que le grand volcan entra en éruption. Le magma s'en échappant recouvrit des terres, jusqu'alors fertiles, sur des milliers de kilomètres. Des blocs de lave solidifiés semblables à des maisons se déversèrent sur les métropoles tels des pluies d'astéroïdes et le ciel disparut à jamais sous l'épaisse nuée ardente. Face à cette catastrophe destructrice, l'humanité, réduite à une poignée d'individus, dut faire un choix : se protéger ou s'adapter.

À ma naissance, on m'implanta des poumons bioniques capables de filtrer le nuage pyroclastique, on m'injecta des produits modifiant ma peau d'enfant en épaisse cuirasse résistante. Chacun de mes organes devint une arme contre l'hostilité d'un monde dévasté. Mon nom est Raynor Hell, et ma vie consiste à rendre le quotidien de mes pairs plus confortable.

Mon peuple a subsisté en colonie au sein de laquelle chacun de nous joue un rôle crucial. Des médecins rectifient les nouveau-nés pour leur permettre de survivre. Les ouvriers extraient les minerais d'uranium, première source d'énergie de nos organes mécaniques. Des scientifiques clonent des matières organiques naturelles qu'ils transforment en gélules pour nourrir nos muscles et notre sang. Moi, je suis militaire et explorateur, je suis entraîné pour rechercher de nouveaux gisements d'uranium à travers le globe. La tâche est rude...

Durant un demi-millénaire nous avons rongé le sol pour en extraire ce précieux « gâteau jaune », mais aujourd'hui les filons se font rares et mon peuple voit en cette pénurie son extinction inéluctable.

Un jour, à la tête de mon unité, je parcourais les landes dévastées où ni l'éclat

du soleil, ni la beauté de la vie ne sauraient prendre part. Nous avançons à tâtons, à la lueur de nos phares, lorsque nos véhicules amphibies rencontrèrent l'océan. Nous fîmes une halte sur une plage de galets noirs pour avaler une gélule concentrée en protéines et une recharge de plutonium. La première pour rassasier nos corps naturels durant trois jours et la seconde pour alimenter nos organes bioniques. C'est là que je le vis pour la première fois.

Au large, une lueur intense semblait percer l'épaisse masse de poussière volatile. Nous reprenions les véhicules pour percevoir plus précisément cette source de lumière. Après une paire de kilomètres, nous tombions nez à nez avec un édifice gigantesque. Un dôme si colossal que nous n'en vîmes pas le sommet. De celui-ci s'échappait une lumière semblable à celle du soleil. De mémoire d'explorateur, jamais nous n'avions trouvé signe de vie sur les continents que nous avions visités. Nous mîmes des jours entiers à en faire le tour, sans trouver un seul accès nous permettant de rentrer à l'intérieur de ce formidable écrin. De l'extérieur, nous distinguons de vastes espaces de verdure, des étendues d'eau si claire et des espèces vivantes dont j'ignorais encore le nom.

Je pris la décision de rentrer à la colonie avec mon unité et colporter la découverte de cet élysée auprès de mon peuple.

De retour dans nos contrées sordides, je rédigeais un rapport d'exploration. J'y décrivais les champs de blé et de tournesol, les forêts centenaires, les chevaux au galop dans les prairies, ce soleil irréel et ce dôme infrangible sous lequel la vie avait germé. La nouvelle eut un fort retentissement. Mon peuple vit en ce dôme la source d'énergie indispensable à sa survie, l'alternative à l'uranium dont les ressources manquaient cruellement. Le lendemain je reçus l'ordre de réunir mon unité armée pour créer une brèche à la surface de ce dôme, nous y introduire et

mettre la main sur ce soleil fabuleux. Nous partîmes le soir même avec la ferme conviction de revenir en héros.

\*

De nouveau au pied du dôme, nous installions une énorme charge explosive sur son enveloppe translucide. Nous ignorions de quelle matière il était constitué, s'il résisterait à la puissance de l'explosion. Nous reculions d'un bon kilomètre pour nous épargner la déflagration.

5, 4, 3, 2, 1... BOOM !

Nous chargions le dôme à grande vitesse au volant de nos engins amphibies. Le souffle de la déflagration avait bel et bien eu un effet sur son enveloppe. Une énorme bulle s'était formée à sa surface comme si le dôme était fait de gomme à mâcher. L'explosion avait étiré la matière protectrice jusqu'à atteindre le point critique de son élasticité. Une cavité d'un mètre de diamètre s'était ouverte au fond de la bulle, nous avions réussi !

À toute vitesse nous nous dirigeons vers cette infime ouverture. Nous avons enfin la certitude de pouvoir mener notre mission à bien. Mais, au fur et à mesure que nous nous rapprochions, la lésion que nous avions incisée à la surface du dôme semblait déjà se résorber. Un étrange liquide suintait sur la plaie béante comme pour refermer et guérir sa blessure. Ce satané dôme était-il vivant ? Nous n'avions plus de temps à perdre, nous devons entrer à l'intérieur coûte que coûte.

Je commençais à pénétrer cette bulle pour atteindre la cavité, suivi par mon peloton. Une matière visqueuse et gluante coulait sur nos cuirasses, nos pieds s'y enfonçaient. Certains soldats furent pris au piège, privés d'oxygène. Lorsque je réussis à passer ma tête par la cavité salutaire, mon corps était déjà enseveli,

comprimé par cette matière auto-régénératrice et toute mon équipe avait perdu la vie, étouffée. Affaibli par la pression qu'exerçait cette substance, je perdis connaissance. J'appris plus tard qu'elle était composée des mêmes cellules que la sève des arbres, solide comme le chêne et agissant comme un pansement sur les agressions subies par le dôme.

\*

Lorsque j'ouvris les yeux à nouveau, mon corps endolori m'empêchait de me mouvoir à ma guise. Si je n'étais plus prisonnier de cette cloche de sève, j'étais désormais captif de ma propre carcasse de muscles et de métaux. De la couche si confortable sur laquelle j'étais allongé, j'observais la pièce dans laquelle je me trouvais. Les murs étaient d'un blanc immaculé, c'était inédit pour moi qui n'avait connu que cendres. Une lumière si vive inondait ce lieu étonnant grâce à une baie vitrée démesurée. Dehors se mêlaient paysages ruraux et urbains dans une surprenante harmonie. Soudain, on frappa à la porte. Un homme passa son visage par l'entrebâillement de celle-ci. Son corps était dépourvu de tout organe mécanique et sa peau légèrement bronzée était comme nourrie par le soleil artificiel qui arrosait de lumière ce lieu inédit. Je rencontrai pour la première fois celui que je pensais encore être mon geôlier, Ed Gaïa.

\*

Mes membres, broyés par la pression de la sève, me faisaient encore souffrir. Nul besoin d'être médecin pour comprendre que ma convalescence en territoire ennemi s'annonçait effroyablement longue. Malgré ma détermination pour l'écourter au maximum, j'étais loin de m'imaginer à quel point une chose aussi



simple que de manger pour reprendre des forces allait être aussi difficile.

La dernière gélule que j'avais absorbée couvrait encore mes besoins, mais rapidement la faim se fit sentir. Mon hôte me proposa alors ce qu'il appelait un « petit déjeuner ». Des « aliments », choses comestibles aux formes, couleurs et textures totalement inconnues trônaient sur la table. Dans un récipient se trouvait une sorte de liquide de couleur marron et d'une étrange onctuosité. Plus loin, une denrée vaguement ovale d'un vert tendre, à la texture grumeleuse, qu'ils nommaient « papaye ». Encore après, une boule à la surface craquelée, comme dans les légendes sur ces produits oubliés depuis l'éruption du grand volcan.

Ils exhalaient tous un parfum délicat. Ce n'était pas désagréable, non... même plutôt l'inverse. Mais depuis quand la nourriture a une odeur ? Passé l'étonnement, mon instinct de soldat revint en force : et si c'était du poison ? Des substances étranges, offertes de la main d'un ennemi qui soigne celui qui l'a attaqué la veille...

Ed Gaïa sembla lire dans mon esprit. Il sépara la boule en deux. La surface se rompit, révélant alors à l'intérieur une texture moelleuse à souhait. Cette action embauma la pièce d'un effluve doux et sucré, qui me mit l'eau à la bouche. Sur le coup, je ne compris pas bien pourquoi mon corps réagissait ainsi. Depuis quand l'organisme s'émeut face à de la nourriture ? Ce n'est que bien plus tard que j'appris qu'il s'agissait d'une réaction normale lorsqu'un aliment nous fait envie. Toutes ces nouvelles sensations alimentèrent ma méfiance. Ed Gaïa commença alors à manger l'un des deux morceaux, pour me prouver que c'était sans danger. Je restai de glace. Il n'insista pas, semblant comprendre mes réticences.

\*

Pendant qu'Ed Gaïa vaquait à ses occupations, je restais souvent seul chez lui. En bon soldat, j'en profitais pour étudier l'environnement, malgré mon état de

faiblesse lié à ma blessure et à mon jeûne.

Un jour, je tombai sur un holographe qui à mon contact projeta sur les murs des images de ces mets indigènes, accompagnées de commentaires. L'hologramme était intitulé Recettes d'antan. Les illustrations attiraient irrémédiablement mon regard avec toutes ces couleurs, du bleu profond au jaune pétillant. Et qu'est-ce que les aliments avaient l'air appétissants ! Je me mis à lire le texte.

Apparemment, il décrivait une marche à suivre, sûrement pour préparer le produit sur l'image d'à côté. Mais quel langage obscur ! Je n'en comprenais pas la moitié. Cependant, sous l'emprise irrésistible de ma curiosité, je continuais à parcourir l'hologramme jour après jour.

\*

Un matin, poussé par la famine et l'appétit aiguisé par ma découverte de la veille, je me décidai finalement à expérimenter la nourriture de mon hôte. Un sourire discret naquit sur les lèvres d'Ed Gaïa quand je lui demandai à manger.

Je jetai mon dévolu sur la fameuse boule qui m'avait fait saliver quelques jours auparavant. Je tâtai d'abord prudemment. L'extérieur était légèrement solide, rugueux au toucher. C'était tellement différent de ma gélule toute lisse et uniforme ! Mais dès que j'appuyais plus fort, mon doigt s'enfonçait en plein cœur de l'aliment, à la fois moelleux et ferme. L'arôme dégagé me mit une fois de plus l'eau à la bouche. Ne tenant plus, je détachai un morceau et le goûtai.

Ce fut une explosion de saveurs pour mon palais. À la place du goût insipide habituel, celui qui s'épanouit sur ma langue était légèrement fruité. Mais, tandis que la surface craquelée disparaissait pour mettre à nu le cœur moelleux et fondant, la saveur laissa place à une impression intense de douceur et de chaleur, tel un feu qui réchauffe les membres transis par le froid de l'hiver. Aussi fugace qu'avait

été cette expérience, j'en restais abasourdi. Moi pour qui manger se résumait à un acte de survie, ma conception du repas en fut totalement chamboulée.

\*

À partir de ce moment-là, je m'intéressais sans réserve à cette cuisine autochtone. Je me mis à accompagner mon hôte dans ses activités d'« agronome ». C'est à cette occasion que je découvris l'écosystème du dôme, même si au début j'en profitais surtout pour étudier à la dérobée ce fabuleux soleil qui pourrait peut-être sauver mon peuple.

L'attitude d'Ed Gaïa à l'égard de ses cultures était une source constante d'étonnement : avec quelle délicatesse il touchait les plantes ! Comme si leur valeur était aussi inestimable que celle de l'uranium.

« Tu vois, me répétait-il sans cesse, les plats que tu dégustes chaque jour à ma table ne seraient rien sans les aliments qui les composent. Le meilleur cuisinier du monde ne réaliserait qu'un plat fade sans des produits de qualité. C'est pourquoi tu dois toujours les choisir avec soin. » Or en la matière, rien ne valait la pratique pour Ed Gaïa.

— Regarde ces chiwongas, me dit-il tandis qu'il en cueillait deux sur un arbuste à proximité. Selon toi, lequel devrais-je choisir pour le repas de ce soir ?

— Mais ils sont identiques ! Ils ont la même couleur, la même forme. Je suis sûr qu'ils ont tous les deux le même goût.

— Détrompe-toi. Ne te fie pas à leur apparence. Il faut sentir leur arôme, les tâter. Trop dur, il n'est pas assez mûr. Trop mou, c'est qu'il va bientôt se gâter. J'étais très sceptique. Mon entraînement de soldat m'avait habitué à repérer du premier coup d'œil les détails discordants. Néanmoins, je savais qu'il ne fallait jamais estimer un ennemi d'après son allure.



— Celui dans ma main droite est assez résistant sous mes doigts. Mais l'autre par comparaison me semble très malléable, comme prêt à éclater sous la pression. Je choisirais donc le premier.

— Ton raisonnement serait bon avec d'autres produits, mais un chiwonga mûr est par nature plus souple que ferme. Vois-tu, chaque fruit a ses propres caractéristiques, m'expliqua Ed Gaïa. C'est pourquoi tu dois tous les connaître si tu veux les choisir au mieux. À présent, sens les chiwongas et tu comprendras ton erreur.

Je les rapprochai successivement de mon nez. Le premier embaumait un léger parfum rafraîchissant. Au tour du second, la senteur se fit nettement plus intense et précise, me révélant ma méprise.

Pour parfaire l'exercice et me « former le palais », Ed Gaïa me les fit goûter. Si je savourais le premier, ce ne fut rien en comparaison du second. Son goût nettement plus prononcé et sa consistance plus douce furent un délice pour mes papilles.

Un constat s'imposa alors à mon esprit : la nourriture brute peut avoir du goût ! Après mon premier repas local, j'avais supposé que c'était la préparation qui donnait toute sa saveur à l'aliment. En l'absence de ce savoir, mon peuple ne pouvait réaliser de telles prouesses culinaires. Mais voici que j'étais mis nez à nez avec mon erreur. Il fallait que j'en sache plus :

— Ed Gaïa, dis-moi, est-ce votre soleil qui donne une telle saveur aux légumes ?

— Bien sûr que non ! Enfin, pas directement. C'est la nature qui crée les fruits et les légumes goûtés. Notre technologie ne sert qu'à recréer l'écosystème d'avant la tragédie du volcan pour que la nature puisse continuer comme auparavant à nous offrir ses produits.

Quel choc ! Cela bouleversait ma conception du monde ! Et si la véritable clé de la

survie n'était pas d'utiliser nos technologies pour nous adapter mais pour protéger notre environnement ? Et si ce mode de vie nous permettait de retrouver la douceur de vivre tant vantée par les vieilles légendes ?

Dans tous les cas, cette découverte attisa ma curiosité comme jamais. Chaque jour, Ed Gaïa me faisait découvrir des goûts que je ne connaissais pas. Mais je voulais en savoir plus.

\*

Quand je n'accompagnais pas Ed Gaïa, je passais mon temps à étudier l'hologramme que j'avais trouvé.

Un soir, je me décidai à le lui montrer.

— Tu as trouvé mon vieil holographe ? C'est parfait ! Il y a plein de choses à découvrir pour toi ! s'exclama-t-il.

Je sélectionnai une recette que j'avais aperçue auparavant : le velouté de châtaignes au foie gras.

— Tu ne choisis pas la facilité.

— C'est si difficile que ça ?

— Non, mais c'est spécial, surtout si tu n'as jamais manipulé un foie.

— D'ailleurs, le foie, de quelle plante s'agit-il ?

— Ha, je dois aussi t'expliquer cela... nous mangeons des animaux. On appelle ça de la viande.

— Il y a un animal dans cette recette ?!

Je n'avais pas spontanément défini le « foie » de la recette comme étant le foie d'un animal. Ma connaissance à ce sujet se limitait au domaine de l'anatomie humaine ; je n'aurais jamais imaginé retrouver cet organe dans ma nourriture. Un peu éberlué par la révélation qu'il me fit, je regardai à nouveau la recette et

particulièrement ses illustrations. Sur aucune ne figurait un animal mort.

— Te moques-tu de moi ?

— Non, c'est ancré dans nos pratiques depuis toujours, bien avant l'éruption du volcan. Tes ancêtres le faisaient ! On prélève le foie sur une oie ; ensuite, il faut le dénervé, une tâche compliquée. Je préfère le faire mais tu peux regarder.

— Je ne suis pas bien sûr de vouloir faire cette recette.

— Ne sois pas stupide, c'est délicieux. On ne tue pas nos animaux gratuitement, crois-moi.

Nous partîmes ensuite chercher dans la cave les principaux ingrédients qui, me disait-il, se conservaient mieux dans un environnement très froid. Il plongea sa main gantée dans un bain d'azote liquide pour en sortir des aliments congelés, délicatement emballés.

À côté, une grande étagère d'apparence singulière portait plusieurs bacs contenant une multitude de plantes et un aquarium de quelques poissons et crevettes. Des tuyaux colorés parcouraient l'objet sur toute sa hauteur, alimentant apparemment l'intégralité du système. Ed Gaïa préleva quelques feuilles, « pour l'assaisonnement ».

— À quoi cette machine te sert-elle ?

— C'est un appareil qui reproduit un écosystème complexe. Chaque étage produit une ressource utile à un autre. Le système est supposé être autonome, mais il réclame parfois un petit coup de pouce. Un pas de plus vers l'auto-suffisance du foyer !

De retour en cuisine, il sortit le foie gras du torchon dans lequel il était emballé ; la taille de cette pièce me paraissait monstrueuse.

— On a réellement extrait ce foie d'une oie ?

— Et sans gavage, ce qui relève de l'exploit ! On en trouve rarement d'aussi gros aujourd'hui.

— ... gavage ?

— Oui. C'est passer un tube à travers la gorge des oies pour les forcer à se nourrir et obtenir un foie bien gras. Maintenant c'est interdit pour des raisons morales. On attend qu'elles se gavent naturellement.

— C'est une façon bizarre de traiter les animaux.

— Plaît-il ?

— Vous vous souciez de leur bien-être mais vous continuez de les manger.

Ed Gaïa resta silencieux quelques secondes. Il marmonna quelques mots incompréhensibles puis se dirigea vers l'unique pan de mur vide dans la cuisine.

Dessus, il fit apparaître une grande fenêtre logicielle, comme s'il s'agissait d'un écran, puis traça au doigt une longue ligne horizontale. C'était à peine croyable : un plan de travail d'un demi-mètre de profondeur se forma alors spontanément à l'emplacement du tracé. Il mit le doigt sur un bouton bleu en forme de goutte dans un menu transversal, et le glissa au-dessus de la surface, créant de cette manière une arrivée d'eau. Un bouton rouge représentant deux cercles entrelacés permettait quant à lui de créer une plaque de cuisson sur le plan de travail. Ed Gaïa aperçut ma stupeur totale et s'était apparemment attendu à cette réaction, qui le fît bien rire.

— La nano-technologie, c'est quelque chose n'est-ce pas ?

— C'est fou ! comment cela fonctionne-t-il ?

— Ne me demande pas, une prouesse d'ingénierie que je ne saurais expliquer. Tout ce que je sais, c'est que c'est bien pratique. Imagine toutes les possibilités !

Sa virtuosité derrière les fourneaux me parut redoutable. J'avais alors l'étrange sensation d'observer un mineur aguerri travailler à la manutention d'une complexe machinerie, comme chez moi. Chaque action était parfaitement exécutée. Quant à moi, ma compréhension du processus était très limitée. Constatant mon

silence, il m'expliqua.

— Tu vois, ce que je viens de faire avec ces deux casseroles, c'est la préparation du velouté. J'y ai mis du bouillon, du lait et des châtaignes, puis j'ai mixé le tout.

— Mixé ?

— Broyé et mélangé si tu préfères. Là, je viens de commencer le dénervage. Enfin, je mixerai un peu de foie gras avec le velouté, et le reste sera poêlé pour être mangé tel quel, avec le velouté pour accompagnement.

— Et ce sera déjà terminé ?

— Oui. Plutôt simple, non ?

Pas moins d'une vingtaine de minutes plus tard nous étions à table. Il me laissa commencer. J'avoue mon incapacité à bien retranscrire la sensation que j'eus à la dégustation de ce premier « vrai » plat. Ce fût un choc plutôt violent après trente années d'alimentation artificielle. Toutes mes capacités gustatives furent éveillées à la première bouchée, et je ne pris pas longtemps à dévorer le contenu de mon assiette.

Il s'agit également du premier plat d'une longue liste de recettes dans lesquelles je me suis de plus en plus impliqué.

\*

Quelques temps plus tard, je me sentais déjà mieux. Ma fatigue commençait à s'estomper. Mes blessures ne me faisaient plus mal et je pouvais bouger comme auparavant. Je devais m'en aller retrouver mon peuple et leur montrer tout ce que j'avais pu découvrir ici.

Je remerciai Ed Gaïa de m'avoir montré sa manière de vivre, de manger. Se nour-

rir, non pas pour survivre mais aussi pour ressentir du plaisir était une expérience inédite.

Lorsque je revins chez moi, tout me parut étrange. À mon arrivée, on m'attrapa et me lia pieds et poings. Quatre inconnus m'amènèrent dans le sous-sol de ma maison et m'y laissèrent. Je soupçonnais leur colère mais espérais une discussion paisible.

Un peu plus tard, j'entendis un bruit dans la maison. Quelqu'un descendit l'escalier et ouvrit la porte du sous-sol où je me trouvais.

Je me souvins de cinq ou six hommes qui s'étaient introduits dans cette cave. L'un d'eux me libéra les pieds et m'ordonna de me lever. Puis un autre homme, dont je ne voyais pas le visage, fit un pas et se mit à me parler d'un ton impérieux.

— De la part de tout notre peuple, je vous somme, Raynor Hell, de quitter immédiatement cette colonie. Vous n'êtes plus autorisé à rester ici, traître ! J'essayai de protester, de leur demander de m'écouter.

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour notre bien-être ! J'ai apporté des nouvelles connaissances : l'art de cuisiner, le plaisir de manger ! Écoutez-moi, s'il vous plaît ! hurlai-je.

Mais un des hommes me coupa :

— Ça suffit maintenant ! Partez ou mourez !

Malgré l'espoir d'améliorer la vie de mon peuple, je partis.

Rejeté par les miens, je décidai de retourner chez mon ami Ed Gaïa. En quittant définitivement la colonie, je découvris sur mon chemin des champignons qui ressemblaient à ceux que j'avais vu sur l'hologramme. Je les ramassai soigneusement en espérant faire plaisir à mon mentor.



\*

Enfin de retour, Ed Gaïa me souhaita la bienvenue comme un frère. Pendant une longue heure, je lui narraï mon retour houleux, les disputes avec mes pairs et mes doutes sur ce que le futur me réservait. Projetant de lui faire une surprise, je lui demandai de me laisser la cuisine pour préparer un plat à ma façon.

Je me plongeais dans les ustensiles pour oublier mon exil forcé. Je préparai la recette du velouté en incluant mes champignons. À ma connaissance, le jus de ce champignon était utilisé pour l'enrobage de nos gélules protéinées ; j'ignorais si c'était pertinent de l'inclure, mais j'espérais un résultat fructueux.

Je reproduisis chaque geste d'Ed Gaïa, non sans une virtuosité qui me surprit moi-même. Le résultat fut satisfaisant pour l'œil, à l'exception du foie qui, déneuvé, ne ressemblait plus à grand chose. Je l'invitai immédiatement à sa propre table pour déguster ma version du plat.

— Il y a encore du progrès à faire au niveau de la présentation ! me dit-il l'air goguenard.

— Attends de manger avant de juger ma création !

Je ne tins pas plus de quelques bouchées avant de lui demander son avis :

— Alors, que penses-tu de mon interprétation du plat ?

— Si tu veux que je sois tout à fait honnête, c'est assez ressemblant à la recette originale, mais je soupçonne un léger problème de dosage dans le velouté.

— J'ai rajouté des champignons de chez moi dedans !

— Ah d'accord, je me demandais d'où venait cette amertume.

\*

Le lendemain de notre repas, j'allais le voir. Il était dans sa chambre et n'avait pas

l'air d'être déjà levé. Lorsque j'entrai, il était dans son lit, il soupira lourdement puis se mît à marmotter quelque chose d'incompréhensible. De cette frénésie, je compris seulement qu'il souffrait d'une intense douleur au ventre tétanisant tout son corps. Effrayé de le voir en pareil état, je pensais à tout ce qu'on avait fait ensemble durant ces jours et surtout à notre dernier repas. Je cherchais mes mots quand Ed Gaïa susurra :

— C'est seulement maintenant que je me rends compte de la bêtise qu'on a fait. Ce repas...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que ses yeux étaient déjà fermés. Il se tut et plus aucun mot ne semblait pouvoir sortir de sa bouche. J'essayais de l'aider, de lui parler, d'écouter son cœur mais tout était vain. Son corps était mou et il ne bougea plus. Plus du tout.

En comprenant que je ne pouvais pas faire plus moi-même, je partis chercher quelqu'un capable de le sauver. J'alertai deux de ses voisins qui apparemment étaient ses amis.

Ils accoururent auprès d'Ed Gaïa mais il restait immobile. Je voulus leur demander s'ils savaient comment forcer ce corps insensible à reprendre conscience quand tout à coup, ils me crièrent dessus. Ils m'accusèrent d'avoir tué Ed Gaïa. Pourtant, comment aurais-je pu le tuer après tout ce qu'il m'avait apporté ?

— Attendez ! Écoutez-moi !

Mais ils refusèrent et me jetèrent dans la rue où la foule s'amassait, alarmée par les cris.

J'aurais voulu me justifier, leur dire toute la vérité, mais ils insistèrent pour me voir partir sans tarder. Complètement désespéré, je n'eus plus la force de leur faire face et m'enfuis...

Cher Ed ! Ed Gaïa !

Dans ma tête ne sonnait que sa dernière phrase : « C'est seulement maintenant que je me rends compte de la bêtise qu'on a fait. Ce repas... ». Je pensai à ce dernier repas, à Ed Gaïa qui avait l'air tellement enchanté. Malgré ses remarques sur le goût du plat, il m'avait félicité d'avoir su tout réaliser par moi-même et de lui avoir fait découvrir un ingrédient de chez moi. Cependant, j'avais omis une seule chose : notre différence. Mon corps était modifié génétiquement et adapté pour résister à toute sorte de nourriture qui aurait pu être potentiellement dangereuse pour un humain comme lui. À cet instant-là je voulais mourir rien que pour échanger ma vie contre la sienne. Hélas ! Ce n'était pas possible, il nous avait quittés à jamais...

Dès lors, rejeté par mon peuple et par le dôme, j'errais loin de ces deux civilisations. Je me retrouvais là où il n'y avait plus rien sauf la terre fendillée, craquant sous mes pieds.

« Adieu mon ami, adieu dôme salulaire... »